

BLANDINE KRIEGEL

R.D. éducateur

Pourquoi Régis Debray nous enchante-t-il ? Parce que, du *Pouvoir intellectuel en France* jusqu'à *Transmettre* et *L'Emprise*, il a su parler de nous ? Nous, professeurs, universitaires, philosophes, historiens, anthropologues, clercs, idéologues, instituteurs, photographes, j'en oublie, des meilleurs et des moins bons... De notre crise d'identité, de notre difficulté à nous retrouver entre l'institution et l'exclusion, dans des états civils en perdition. La nostalgie n'est plus ce qu'elle était, l'Université, non plus. On nous a oubliés et vilipendés. Rien ne peut faire que n'ait été emporté quelque chose de l'ancien magistère...

Enfin un récit, un reflet, un miroir pour savoir ce qui nous advient, une archéologie dont nous sommes les *ostraka*, une généalogie où nous retrouvons nos ascendants, un moment d'analyse où il nous est donné de nous rencontrer et peut-être de nous réconcilier ou de nous comprendre, un objet dont nous sommes les sujets désenchantés et pourtant avides de retrouver l'espoir. *De te fabula narratur...*

Ou bien, Régis Debray nous entraîne-t-il, par un effort pour nous prêter sa parole et mettre des mots sur les chemins qui nous ont déroutés ? Par un style inimitable, une langue limpide et brisée qui met la grammaire en ordre de bataille pour tirer des démonstrations où le vocabulaire a l'éclat des épées et l'écriture la virtuosité d'un auteur rompu aux secrets d'une escrime. Par un style ? Faisant le constat de nos illusions perdues, Régis Debray nous signale aussi une issue, le petit pan de mur jaune, l'art... Un prétexte à l'esthétisme ?

En bref, son tableau est-il fidèle ? Son échappatoire est-elle convaincante ? Telles sont les deux interrogations que je voudrais lancer pour déchiffrer une partie du charme des œuvres debrayennes, non sans marquer, au passage, quelques-uns de mes étonnements.

Giorgio De
Chirico,
*La Sérénité de
l'étudiant*,
1914,
Museum of Modern
Art New York
© Adagp, Paris 2001.

La crise. Mais direz-vous – et les contradicteurs de se presser – c’est la tarte à la crème : *La Trahison des clercs* (Benda), *Le Passé d’une illusion* (Furet), cela fait belle lurette que les intellectuels ont été mis sur la sellette et descendus du pinacle : si nous sommes tombés par terre, c’est la faute à Voltaire, le nez dans le ruisseau, c’est la faute à Rousseau. Le père Hugo, déjà... Banalité pour banalité, comment nier que la cérémonie des adieux, les noces des intellectuels et de la politique n’aient été sérieusement malmenées et que le contrat conjugal n’ait pris quelques coups de canif ? Que le *pouvoir intellectuel en France* – pour reprendre le titre du premier ouvrage que Régis Debray a consacré à l’affaire et où, déjà, s’inaugure sa médiologie – soit en délicatesse avec le pouvoir tout court ? Que la fin du communisme, la fin de l’intellectuel de parti, n’ait fait exploser le parti des intellectuels et mis les petits-bourgeois entre « deux feux et quatre murs » ? Que les professeurs, écrivains, artistes, aient dû laisser la place aux énarques et aux journalistes, aux gestionnaires et aux communicants ? Ces changements couronnent le terme d’une évolution culturelle que Régis Debray va décrire itérativement et de manière approfondie selon la loi des trois états régie par le support de la transmission, au début, la logosphère, suivie de la graphosphère et bouclée par la vidéosphère, et en rappelant amèrement que nous sommes tous des attardés de la graphosphère.

Le Scribe prend l’histoire intellectuelle de beaucoup plus loin puisqu’il remonte toute la durée de l’histoire occidentale à partir d’une anthropologie fonctionnaliste. Au commencement était le scribe, au service d’une administration monarchique ou sacerdotale. Donc lié à l’État, homme d’État, mais aussi fixé au vide, aux cieus, à la transcendance. À ce point, Debray décrit l’ambivalence, et le dualisme *Janus Bifrons*, dans lequel réside et s’écartèle la figure de l’intellectuel. Le symbole entre tous de cet être divisé, dissocié, toujours mi-institué, mi-exclu, sans cesse promu ou perdu, Nicollo Machiavelli, le grand secrétaire florentin, grand par l’esprit, petit par la carrière. Pourtant, « pas d’intellectuel sans institution » doit se comprendre : pas de pensée sans corps, pas de sujets sans communauté, pas de clerc sans ordre, pas de service de pensée sans confrérie ou congrégation.

Mais le clerc, homme d’État, est aussi homme d’Église. Homme d’Église, l’autre côté. L’exclusion est l’Église, l’ouverture à la verticale par une transcendance dont Debray pense qu’elle est aussi nécessairement une institution, un corps. Théorème de complétude ou d’incomplétude ? Si le théorème de complétude permet l’ivresse et les succès de la formalisation (Frege, Hilbert), le principe d’incomplétude (Gödel) rappelle que la notion de vérité n’a pas de démonstration purement formelle en mathématique : pas d’ensemble de tous les ensembles. Donc, encore une fois, théorème de complétude ou d’incomplétude ? Le côté Frege,

Hilbert, le formalisme, le structuralisme et l'ambition d'une métalogue, ou le côté Gödel, et le rappel de la finitude et de l'impasse du formalisme absolu, la désignation irréductible de l'abîme et de la transcendance. Si Régis ne choisit pas, c'est peut-être qu'il veut le beurre et l'argent du beurre... Une transcendance qui soit aussi une institution, un idéal qui s'organise en Église, une divinité qui s'incarne, une liberté sanctionnée par le groupe, un père qui nous tend la main au-dessus de notre figure mortelle, le Messie rencontré plusieurs fois et dont il a porté la croix à chaque coin de rue, la fraternité réalisée. Je serai un frère pour toi, mon fils...

D'où un étonnement et une première question à Debray : la transcendance peut-elle s'incarner ? La foi doit-elle s'instituer ? L'idéal doit-il devenir corps ? Ou autrement, le pouvoir est-il toujours un et n'a-t-il jamais d'histoire ? Ou encore, n'y a-t-il qu'un type de lien civil ? À cette question, Aristote, dualiste, répondait fermement non, en objectant qu'il y a au moins deux régimes : le régime républicain et le régime despotique.

Dans *Le Scribe*, Debray passe bien vite sur les académies du XVIIe siècle, sur la république des Lettres du XVIIIe siècle, et plus vite encore, en le brocardant, sur le roman du XIXe siècle dont cependant il est petit-neveu, plus souvent qu'à son tour. Il traite la proclamation de Balzac par dérision et ambivalence puisqu'il cite la préface à la *Comédie humaine*. La grandeur de la proclamation balzacienne, relevée antérieurement (« que nul n'entre ici s'il n'est balzacien »), ne tient pas seulement à la note romantique du sacre de l'écrivain, venu le soir tombé des révolutions passées, à la confession publique d'un enfant du siècle – un genre que Régis Debray va relever et porter en majesté et qui est son chef-d'œuvre manifeste et le chef-d'œuvre de notre génération, dans la trilogie des *Masques*, de *Loués soient nos seigneurs* et de *Par amour de l'art*. Le sacre de l'écrivain et perpétue le temps des prophètes, des idéologues du socialisme. Il est le contrepoint où s'orchestre le discours désabusé de toutes les générations politico-littéraires qui ont déjà perdu le pouvoir. À l'Assemblée nationale, sous ses divers noms et ses divers régimes, les vainqueurs politiques du jour. Au Sénat des lettres, cette autre assemblée du seigle et de la châtaigne qu'est l'Académie Française, la magistrature du passé. Mais ailleurs, les romanciers escortés de *mineurs* et de poètes qu'on ne tiendra pas pour de simples malcontents. Plutôt méconnus que maudits, plutôt méprisés et maltraités qu'interdits. Tous membres volontaires du Salon des refusés – « je serai compris en 1880 » (Stendhal) – et bataillant volontiers avec le Salon des acceptés qui pratique le style pompier.

Tel est à mon sens le secret de l'emprise que Régis Debray exerce indéfectiblement sur nous. Nous le reconnaissons comme l'héritier légitime de ce que

notre culture a produit de meilleur : l'écrivain français dans sa particularité, sa singularité et son insularité, si l'on peut tenter de telles appellations pour une œuvre aussi résolument continentale. Mais tout en observant ce qu'elle a exalté, ce qui, en elle, est nourricier, est abondant, il faut aussi remarquer ce qu'elle a oublié, défalqué, perdu.

Ce n'est plus l'heure de la pensée maudite, ésotérique, de *La Persécution ou l'art d'écrire* (Léo Strauss), de Giordano Bruno, Galilée, Campanella, des grands penseurs-inventeurs de la Renaissance, des *illuminati* qui ont renouvelé la science physique et ont été maudits, autodafés, brûlés, emprisonnés, interdits, dénoncés. Interdits d'imprimer, d'enseigner, de parler, réduits à néant et tenus *a quia*. Car on ne met plus à mort les individus, on ne brûle plus les livres, on n'interdit qu'avec difficulté les pensées et les paroles et chacun, apparemment, peut instruire et deviser à son gré. Plus d'excommunication majeure ou de suspension *a divinis*, plus de refus d'information ou si peu, la dernière religion du siècle, la Révolution, ayant manqué plusieurs fois son coup. Pour être sortis de l'ère des penseurs maudits, nous voici entrés dans l'ère des penseurs maltraités.

Qu'avons-nous perdu ? Du militant, de l'intellectuel de parti, de l'accès à la décision, Régis Debray ne regrette que l'altitude héroïque qui a dégringolé, les événements qui se sont dérobés, l'époque qui s'est enfuie. Sincèrement, franchement, il ne pleure ni le pouvoir ni le savoir, mais déplore la fin de la prise directe et le tutoiement de l'actualité, la citoyenneté active, pas la théorie.

Qu'a-t-il délaissé ? Si l'on entrebâille le discours debrayen pour évoquer, non l'âge d'or de la pensée moderne, on trouve une configuration quasi évanescence et susceptible pourtant de la chicaner légèrement dans son analyse : le moment des *illuminati*, les académies curiales et étatiques de la Renaissance, l'antichambre oubliée de la République des Lettres, où il ne voit qu'un moment fondateur de l'idéalisme bourgeois et la seule association qu'il ne défend pas véritablement, celle de la pensée et des sciences. Selon Régis Debray, l'humaniste est un esclavagiste qui s'ignore. Debray ne se retourne pas sur les académies italiennes et européennes chères à Frances Yates, ni sur l'académie putéane des frères Dupuy, ni sur le cercle d'Henri Justel, ni sur celui de l'abbé de Longuerue, ni sur les dimanches de Saint Germain-des-Prés, sur tout ce monde de l'érudition regroupé autour de l'abbaye, le monde de Mabillon et de Monfaucon qui a fondé la diplomatique, la paléographie grecque, la numismatique savante (Jacop Spon, Jean Foy-Vaillant, Guy Patin) et surtout, qui a réussi à mettre la France avec Fréret et Barthélemy au XVIIIe siècle à la tête de l'érudition mondiale, lui a fait porter l'orientalisme et les études chinoises sur les fonts baptismaux avant que son rejeton le plus direct et le plus fameux, Champollion le Jeune, ne lui donne

en 1822, la célébrité mondiale avec le déchiffrement des hiéroglyphes. Tous ces savants qui ont joué un rôle non moins négligeable dans les grandes réformes du droit et de l'État, nous en sommes toujours les héritiers, comme nous le sommes du monde de l'érudition classique par lequel la tradition de la Renaissance a été maintenue malgré le succès du cartésianisme et de la philosophie de Malebranche. C'est de leur projet que procède la renaissance réaffirmée mais non achevée des études historiques qu'a voulue Guizot au XIXe siècle et qui a été reprise au lendemain de la guerre de 1870, par Renan et Fustel de Coulanges. Ce sont ces clercs, ces érudits, ces antiquaires qui ont constitué le noyau de la véritable tradition républicaine intellectuelle de la France, tradition que Régis Debray par ailleurs, chaud partisan de la république dans ses écrits politiques, a toujours négligée. Pourtant, le véritable fondement de la république des lettres moderne, il faut le chercher dans les écrits des mauristes, des oratoriens, des jansénistes, des académiciens ouverts sur l'Europe et qui ont été emportés par la crise de la conscience européenne (Paul Hazard). Le monde que nous avons perdu, la république des professeurs, la république des lettres, s'est dessiné et effacé plusieurs fois. La république des lettres, comme la république dans la cité, a toujours été morcelée, elle est cachée, elle n'est pas seulement là où l'on croit la trouver, chez Voltaire, Rousseau, Diderot, mais là où l'on ne va pas la chercher, chez Bodin, Pascal, Mabillon, La Fontaine, Fréret, Moreau, Renan, Fustel, Monod.

Mais laissons maintenant ces différents cercles et la défaite dans laquelle les républiques ont chu pour en venir au diagnostic posé par Régis Debray sur les causes actuelles de notre malheur : comment avons-nous été chassés du paradis, nous, les Professeurs, nous, les intellectuels ? Dans quel fruit mortel, et conseillé par quel serpent, avons-nous mordu ? Serait-ce dans l'idéologie, la croyance, la foi qui ignore les œuvres ? La réponse platonicienne ou canguilhemienne sera écartée. Parce qu'« au commencement était l'action » (Goethe) ? Parce que Debray a dû annuler le savoir pour faire place à la croyance (Kant) ? Parce que l'agir pratique, la finitude sont à l'origine de notre être-là, parce que nous sommes embarqués et engagés (Heidegger) ? Pas tout à fait, répond Debray. Mais parce que la croyance, celle des mots (Sartre) ou celle de l'écriture (Debray), est en même temps le frontispice et l'arc de Triomphe, la porte et le sanctuaire collectif, sans lesquels il n'est pas de vérité recueillie et intronisée ; parce que, selon Debray, il n'est de sens que collectif et actif et que la croyance suggère et agrippe toujours autrui. Debray fidéiste ? Parfaitement, et il en est fier. Loué soit le seigneur, le malheur ne vient jamais de l'agir ou du croire. Il vient d'ailleurs, il a une autre source : l'image, le médium ? La chose sera approchée plusieurs fois, par observation circulaire et mouvement tournant. L'iconophobe Debray se prend

d'attention, puis d'affection, puis de passion pour l'idole. L'accès au verbe par l'image, la programmation intellectuelle par l'incarnation et la représentation. On passe de l'image à l'œuvre, de l'idole à l'objet, du paysage au portrait pour venir à l'art. Car tel Saint Georges combattant le dragon, Debray affronte de face et soutenant son regard, la chose qui nous a fait tant de mal. Non pas une histoire de l'œil, mais la vision de la puissance même qui nous a terrifiés et maltraités, l'image. Régis Debray met en pratique le précepte conseillé par Stendhal : « Traitez votre adversaire comme l'entomologiste traite des insectes : étudiez-le ». On trouvera alors derrière la religion, le matérialisme; derrière l'émission, le réseau ; derrière la vidéosphère, la technique. Et revoici l'univers des formes, l'artisan, l'artiste, l'art. L'art recalé dans une période clôturée : « l'esthétisation des images commence au XVe siècle et finit au XIXe siècle ». La photographie, le cinéma, la télévision, l'ordinateur en ont-ils fini avec l'artiste ? Faut-il accepter la vision mortelle pour la République et la citoyenneté que Régis Debray tire de la dialectique de la télévision ?

Dans la critique de Régis Debray, on chiffrera d'abord son bilan positif en forme de leçon définitive : la communication n'est pas la transmission et si la première s'accorde avec le commerce, la seconde est le noyau dur de la culture. Puis un cahier des charges : le médiologue s'intéressera davantage à la transmission qu'à la communication, privilégiera ses moyens techniques, ses réseaux, ses supports, se focalisera sur ses fins, l'enseignement pour l'école, l'exposition pour les musées, la lecture pour les bibliothèques, l'apprentissage pour l'atelier, la recherche pour le laboratoire etc. On aboutira enfin, inattendu et inassouvi, à un éloge de la technique : « Rien n'est plus humain que la technique ». Debray contre Debray ? Debray oubliant Debray et nous perdant avec lui, tour à tour militant, combattant, chambellan, sectateur, secrétaire, prisonnier, révolté, libéré mais toujours écrivain, moraliste – pour lui-même et non pour les autres – et finalement toujours artiste.

Résumons-nous : la médiologie rejoint le matérialisme spirituel, une philosophie de la technique post-fontenellienne qu'on trouve chez les idéologues et qui s'ajuste à un génie du christianisme revendiqué. Destutt de Tracy, Cabanis, Chateaubriand, même combat ? Régis Debray n'est pas calviniste comme Milton et comme Rawls – et là est sa totale opposition à la pensée américaine. Car pour Milton, le paradis a véritablement été perdu et notre situation originale est celle du voile d'ignorance et de la quête d'Isis. Mais Debray n'est pas non plus janséniste comme Pascal et la meilleure partie des Constituants. Pour eux, le Dieu était toujours le Dieu caché et le silence des espaces infinis demeurait effrayant. L'infini était vraiment l'infini et la finitude véritablement finie. Aucune Église, aucun parti, aucune corporation, aucun groupe, aucune institution ne nous don-

nerait jamais ni ne confirmerait le sens ultime et la vérité dernière qui n'appartiendrait qu'au *Deus sive natura*. Le corps politique ne serait jamais un corps mystique. L'Église, le parti, la corporation, la coterie auraient toujours faux et toujours tort et la vérité ne serait atteinte dans le débat contradictoire qu'individuellement et incertainement. Tous les chercheurs, tous les penseurs astreints à la quête d'Isis seraient cependant des artistes...

La stratégie de la pensée est un art tout d'exécution. Debray est notre éducateur. Que savez-vous du médiologue ? Qu'il a écrit *Comète, ma comète* et *Par amour de l'art*. Que l'éducation intellectuelle commence toujours par ce geste remis cent fois sur son ouvrage : dévisager la peur, envisager l'ignorance, affronter la terreur : celle du voisin d'en face, d'un empire d'outre-océan ou encore d'un écosystème devenu opaque, indifférent ou hostile. Ni rire, ni pleurer, mais comprendre. Mettre en facteur toutes les poses, composer, additionner tous les rôles, les résumer dans cette écriture cannelée et royale : « La vérité ne commence qu'au moment où l'écrivain prendra deux objets différents, posera le rapport analogue dans le monde de l'art à celui qu'est le rapport unique de la loi causale dans le monde de la science et les enfermera dans les anneaux nécessaires d'un beau style ». Pour avoir exalté ce qu'il y a de plus ancien et de meilleur dans notre tradition culturelle française, pour avoir éduqué notre regard en réinventant notre identité, malgré lui, malgré nous, merci, Régis, tu es le premier.